

Le retour de Moha

Interprétation de pages extraites de « *Poésie complète* » de Tahar Ben Jelloun¹

Ali Chouehdi
Université de Benghazi - Libye

Introduction

À l'exclusion déséquilibrante, Moha oppose sa volonté d'affirmer une présence verticale qui se rattache plus que jamais au dépassement de l'anéantissement du corps allongé. Il annonce son retour, voix ressuscitée transformant le silence de la pierre en discours qui murmure la sagesse s'habillant de délire. La sonorité qui chante la vertu, brandit et ne se lasse de répéter ce qui lui semble la vérité, celle s'érigeant en bon compagnon dans l'obscurité tenace des ténèbres. Elle creuse son chemin à travers l'amalgame crispé fait d'insouciance et d'indifférence. Elle s'avère, poussée par l'urgence, appel acharné à la foule prise en tenailles dans l'engrenage de ses intérêts immédiats.

Habillée de terre, couverte de sable fin, la parole s'extériorise, éruption éclatante qui comble l'immobilité du corps creux. Elle se conçoit, folle divagation qui se laisse emporter par le songe, épouse l'expression des nuages, s'inscrit trahison des images plates que renvoie le miroir déguisé par le bruit.

Transparence fragile qui traduit la différence pour transmettre, rapporter les histoires racontées par le souvenir de l'autre soi-même. Pour ne pas tomber dans le silence encombrant, étouffer, les mots du cœur continuent à parler. Ils écoutent et regardent pour se faire entendre. Ils grattent de leur main calleuse pour se dire, crier dans la violence du vent : « la morale, mes amis! »

¹ Tahar Ben Jelloun, Éditions du Seuil, Paris, 1995.

Ce qui se dit, se redit, se repère, présence latente, recours apaisant qui démantèle l'oubli. Les traits de l'ambiguïté délirante de la parole de Moha installent la confusion au sein même de la langue de la mémoire qui ranime la sagesse pour se poser sur les visages de l'interprétation, vivre le malentendu qui bouge à travers la certitude du temps. Que reste-t-il des mots du fou, sinon des bribes qui se captent dans sa décomposition délirante?

« De là où je me trouve
aucun souffle ne déplacera les montagnes
Les arbres les plus hauts se pencheront jusqu'à toucher le sol pour
accompagner mes paroles
Et les mettre dans la violence du vent.
La morale, mes amis!
La morale est un miroir qui ne renvoie plus rien
Il ne réfléchit que notre vanité.
L'utopie
Celle qui faisait chanter les enfants
Est tombée en désuétude.
Elle est loin derrière le roc de nos illusions.
Le monde chavire
Le monde bégaie
Et nos paroles tombent dans le silence.
Je peux tout dire
Rien de la vérité ne m'est épargné.
C'est le besoin de parler pour ne pas étouffer
Pour ne pas être piétiné par les morts ni par les vivants
Pour continuer à voir et à transmettre
Pour dominer toute la douleur
Et renaître du plus profond de la souffrance.
Il se fera mal quiconque poursuit le fantôme d'un amour inassouvi.
Après les femmes il ne faut point courir.
Surtout quand elles sont l'ombre de votre passé et la mémoire de vos
faiblesses.
Mon corps trempé dans la volupté du don. Mon âme gravée de vos
plaintes libère sa mélancolie et se mêle aux larmes heureuses du ciel. O
peuple! ta richesse est en toi, n'abandonne jamais ta terre, ne déserte pas
tes champs, même s'ils sont secs, ne descends pas en ville, reste près de

ton arbre ; il ne brille pas de lumières artificielles, il est indifférent à tout ce qui scintille, il est simplement là, signe de présence de la vie et du temps. Un arbre, c'est peut-être peu de chose, mais c'est une grâce qui surgit de la terre et retourne à la terre ; c'est un miracle comme un visage, comme un ciel qui se meut sous diverses teintes ; accroche-toi à ses branches, fais de ses racines un lit et de son ombre une couverture l'été. Ne t'éloigne pas si l'hiver il se vide et se désespère, il renaitra aussi beau, aussi simple qu'au premier instant de la vie. Si la pluie l'oublie ou le néglige, danse autour de son tronc, danse, chante, lance des appels, fais des prières, entre en transe, roule-toi par terre, dis-lui tes songes et ton amour. Cet olivier que tu quittes est une histoire millénaire, un conte de toutes les saisons, une mémoire modeste, une parole des siècles dans ce désert d'humidité. Il t'a nourri et nourrira tes arrière-arrière-petits-enfants comme il a nourri tes ancêtres. O mon peuple, quel mauvais génie te détourne de la terre et plante ta route de miroirs? Quel vent mauvais soulève tes pieds et te pousse hors la raison? Malheur à celui qui recèle des miroirs vidés de leurs souvenirs! Malheur à celui qui tend la main dans la maison des autres! O solitude! Que n'es-tu une patrie pour les impatientes et les déserteurs! O ma sagesse, tu m'emplis de soucis et de colère, tu me verses dans l'impatience que je dénonce, tu me donnes l'ardeur du combat et tu m'abandonnes! Je n'ai pas de certitude, je n'ai pas de rêves, juste l'intuition majeure qu'il faut crier. Mon arbre-ma demeure, ma tombe, mon foyer, tremble. C'est le vent ou ma colère qui le secoue. Il est fort, il est grand, il est vieux et toujours vigoureux. Il tend ses branches au passant, non pour le retenir mais pour le saluer dans un adieu d'orgueil. Mon arbre est la maison de volupté qui rajeunit ma vie et qui m'ordonne de grandir, de vivre et de parler. C'est le lieu secret où mon âme se réchauffe, où elle prend des forces, où elle puise ses idées et sa volonté. Dans mon arbre, un feu lent, enfoui sous la cendre, enveloppe mes os de douceur. Je suis l'arbre et ses racines. Je suis le vent qui le courbe et l'eau qui l'enchanté. Si demain je vais marcher dans le pays, l'arbre ne bougera pas, il restera en place, gardien de ma vie, protecteur de mes paroles, gîte de ma liberté. Hélas, je n'ai que la parole! Des hommes et de leur mesquinerie, je suis délivré. Je sais, les nouvelles ne sont pas bonnes, mais elles le sont rarement. Je vois le Sahara grouiller de corps affamés et assoiffés, levant les bras vers le ciel. Exilés dans leur propre pays, n'ayant plus que la foi

pour survivre, ils gisent sur le sable, immense tapis de prière. J'entends leurs souffles et leurs soupirs.

Est-ce le désert qui avance ou juste la rumeur? Il m'arrive de trouver à l'étroit de cette tombe mouvante. Je repense à ma cabane dans l'arbre et aux oiseaux qui me protégeaient des orages. La solitude et l'humidité me p-sent. Je crains que cela ne devienne lassitude, surdité et myopie. J'ai peur de ne plus entendre le monde tel qu'il se fait ou se défait. Mais je doute et j'ai peur de mourir à nouveau, étouffé cette fois par l'indifférence et le bruit qui écraseront ma parole. Sachez-le mes amis! Les nouvelles ne sont pas bonnes : on continue d'amputer, de flageller, de lapider, de fouetter et d'exécuter. Et tous ces massacres, au nom de l'Islam!

Mes amis, je vous laisse. Les éléphants sont menacés. On en tue chaque année soixante-dix mille! Un jour viendra où un petit prince noir dira à son grand-père : « dessine-moi un éléphant... », et le grand-père lui répondra : « cet animal a détruit notre récolte de mil et de sorgho, et je ne sais plus dessiner un éléphant ».

Mes amis, il me semble que je vais accéder à l'état d'ombre. Ma survie va changer. Je suivrai le soleil et je n'apparaitrai que par les nuits claires de la pleine lune. Ici, comme vous savez, je me sens à l'étroit. Je vais, je viens, sans que mon corps bouge. Les lumières, le souvenir des lumières, dessinent des figures de plus en plus étranges et méconnaissables. Elles s'accumulent les unes sur les autres, comme ces pains ronds et fins qu'on mange les nuits de Ramadan. Je sais et j'ignore d'où je tiens cette certitude, que parmi ces figures un être rebelle lutte contre la lumière.

On me dit que c'est un livre, une page où mes phrases butent et s'effritent en grains de sable. J'aurais besoin de force pour pousser la muraille qui avance lentement. Si je deviens une ombre, je me glisserai entre deux feuilles et je me sauverai. Ici, je ne peux compter que sur la puissance de mon regard. Il est hors d'atteinte. Certes, je continue d'entendre les bruits et les voix. Mais je ne sais plus comment transformer mon regard en cri, en voix. Je crains que vous vous moquiez. Vous aurez raison de rire et de ne plus tendre l'oreille pour entendre les divagations d'un piètre prophète enfoui sous terre, sans patrie si ce n'est celle d'une euphorie dansante, masque d'une incommensurable angoisse, sans mémoire constante si ce

n'est celle d'hommes soumis à la torture puis jetés dans un tunnel sous terre et oubliés à jamais. Vous me direz que c'est une histoire ancienne et que les temps ont changé. Mais à quoi sert ma survie, si moi aussi j'entérine l'oubli et cesse de parler? Ce que je dis aujourd'hui, ce que j'ai dit avant, ce que je dirai et répéterai à l'infini, même si vous n'y croyez pas, même si j'ai l'impression de me répéter comme un vieux fou, comme une personne atteinte de sénilité et de hoquet annonciateur du dernier souffle, tout est vrai. La vérité est un bon compagnon dans cette obscurité tenace. Elle tourne en rond et je la suis comme une bourrique, comme une toupie qui tournoie à l'infini. Je ne dirai pas comme mon maître « je suis la vérité », non pas par peur de la foudre des têtes lourdes de certitudes, mais par vénération pour cet homme qui s'est exclus du monde dans un bonheur parfait. Ce qui est vrai, ce n'est pas ce qu'on vous dit, mais ce que vos cœurs vous disent en une fraction de seconde. Ce que mes paroles emportent de sable et de vent, ce que mes yeux notent, ce que mon corps comptabilise même s'il est réduit à l'immobilité, même si lui ne compte plus, ce que je dis, je crie, je hurle ou je murmure, ne m'appartient pas en propre. Je ne suis qu'un messager tapi dans les ténèbres de l'humidité. Celui qui verse en moi ces paroles, c'est un autre conteur, resté en vie, tournant sur lui-même au milieu de la grande place. Il se fait discret et passe pour un amuseur public, un bruleur d'encens pour l'exotisme et le folklore de pacotille. Mais de son cœur m'arrive un flot de phrases et de mots que je vous transmets. Vous pouvez aller le voir et l'écouter. Je parlais tout à l'heure de mon corps. Il n'a pas bougé, pas changé, toujours aussi creux. C'est la terre qui l'habille. Je m'en suis libéré. Je garde cependant le toucher. Mes mains grattent parfois la terre. Cela arrive quand je cherche mes mots, quand je m'impatiente.

(...) Ici je ne suis pas seul, dans ce tunnel qui entoure la cité et nous enterre chaque jour un peu plus. Parfois il me semble entendre comme l'écho d'une voix, je le suis, et au moment où je m'approche vraiment, la voix se tait. Ici on ne voit pas. Nous ne sommes pas aveugles. Nos yeux sont grands ouverts. Mais à force de fixer les ténèbres, ils inventent des fantômes. Il m'arrive de boucher ces orbites qui, à force de rester ouvertes, ne cessent de grandir. Mais les remplir avec du sable ne dissipera pas les ténèbres, au contraire. Je me souviens de ce jeu qui consiste à fixer le soleil jusqu'à ne plus rien voir. Enfants, on s'amusait avec peu de chose, jusqu'au jour où l'un

d'entre nous eut les yeux brûlés. Non, les yeux restent ouverts et ruissellent comme des sources d'eau. Nos larmes servent au moins à irriguer les racines qui se répandent sous terre. Ce n'est qu'un détail, une chose superflue. Je ne mange plus, je ne respire plus, mais je parle et entends. Afin de ne pas disparaître, je vais être amené à inventer un personnage plausible, quelqu'un qui a les pieds sur terre et non sous terre, quelqu'un avec une tête où les yeux clignent, se ferment et s'ouvrent, où les larmes ne coulent qu'en de rares occasions, avec des jambes solides, un petit embonpoint et une voix grave, quelqu'un avec une mémoire qui ne retient pas tout, avec une maison, un jardin et une foule d'autres choses qui font que c'est un homme parmi les hommes. Car il n'est pas aisé de parler de dessous la terre et de maintenir cette présence portée par la voix. Ce n'est pas ma volonté qui est usée, c'est votre attention.

(...) On ne trouve rien à dire ni à redire. C'est sans doute parce que ce matin ou cette nuit – comment le savoir? Je fus pris d'un excès de lucidité un peu plus amère que d'habitude que j'ai laissé ma parole couler comme les larmes des yeux que je n'arrive pas à toucher. (...) à présent tout est calme. Pas de tempête. Pas de vent. Pas un souffle de vie. Tout est entré dans l'ordre. Chaque chose est à sa place. Tout le monde est englué de ténèbres et de boue. Seul, je suis à l'écart, au-dessus et à côté du désastre. C'est normal, il faut que de là où je me trouve je puisse continuer à parler. Si je m'arrête, une pelle me ramassera. Alors je parle. Tout seul. Je crie. Je rie. Je sais que vous m'entendez ». (pp. 523-530).

Pas l'ombre d'un doute. La voix qui ne peut tarir résiste à la pierre. Elle est parfaitement audible à l'oreille qui se tend, poignée de terre humide couvrant la paume de la main tendue. Irréductible à la contrainte de l'espace qui le sollicite inlassablement, le timbre saccadé de sa sonorité continue à résonner, s'inscrivant dans la durée du temps, accordant l'intensité de son écho au rythme de l'innocence, de la lucidité, de la parole écrasée. Moha annonce son retour. Reconnaissable entre toutes, sa voix se laisse emporter par l'émotion. Échappant au mutisme contraignant, soleil dissipant les nues du désespoir, sa pureté est inflexible, le ruissellement pluvial de ses gouttelettes laisse soupçonner la présence de la tendresse sur le front de l'espérance. La voix qu'on voulait étouffer, revient s'installer de son plein gré au cœur du vivant de la sensibilité du monde.

Expression de l'identité absolue, elle est distinctement perçue par la rupture de la solitude crispée. Parole de sagesse s'habillant de délire, la voix de Moha se ressuscite, cri strident qui se perd à nouveau dans la rumeur ambiante. Elle se fait clairement entendre, enjambe l'altération des intempéries.

Intelligible dans sa profondeur, accessible dans sa limpidité, la voix de Moha ne se lasse de crier pour transmettre la vibration d'une parole enfouie dans les certitudes de l'indifférence. Elle s'érige en porte-parole de l'injustice, du tremblement de l'être en quête de son intégrité. La complicité des « paroles écrasées » donne à cette voix libre de la parole (parole de fou) la dimension de l'écho reflétant l'ampleur de son projet. « ... Moha la confusion. La sagesse et la dérision. Suivi par les enfants, il court dans la ville comme un vent de sable. Moha est l'enfant qui n'est pas mort. Il n'aime pas les adultes² ».

Marquée par l'insubordination corporelle, la voix de Moha se multiplie pour devenir plurielle permettant le glissement qui perce le mur de la ressemblance et explore le champ de la différence. N'étant plus « le support d'une simple figure privilégiée par le récit, elle devient le lieu même de la mise en orbite des voix occultées et des interdits de leur parole³ ». Qui mieux que Moha saurait colporter cette voix conflictuelle? Comment dès lors assumer l'irréductibilité de ses syllabes délirantes? Et surtout comment s'épargner de l'effacement des plus beaux souvenirs, survivre à l'écrasement, résister contre la mainmise de l'affaiblissement en accompagnant le corps du fou.

Les paroles de Moha surgissent brillantes comme au premier jour de leur naissance. Elles sont cette fois encore, décidées à se hisser au niveau de la voix céleste qui se dégage du corps étouffé pour aller se mêler au tourbillon de l'intempérance. « Faillis, les vents forts qui sifflent à la frontière de l'humain, à l'éclosion des songes qui interpellent les investi-

² Tahar Ben Jelloun, *Moha le fou, Moha le sage*, Éditions du Seuil, Paris, 1978, p. 22.

³ Rachida Saïgh Boustia, *Lecture des récits de Tahar Ben Jelloun, Écriture, mémoire et imaginaire*, Éditions Afrique-Orient, Casablanca, 1992, p. 43.

gations ardentes et court-vêtues de l'action⁴ ». Là encore, la complicité de la nature est incarnée par le dialogue instauré au su et à l'insu de la violence dévastatrice du Vent, entre l'appel du cri de détresse et les arbres qui se penchent pour transformer la volonté de se plier à l'exigence du moment en désir d'accompagner les paroles du fou.

Voisine de l'enfance en ce qu'elle a de plus clair, de plus vrai, de plus juste, la voix de Moha réagit contre les images ternes de la réalité (miroir qui ne renvoie plus rien) pour fixer les horizons derrière lesquels s'abrite intacte l'ombre du songe (celle qui faisait chanter les enfants).

Même si cette projection dans le temps éternellement en perspective se trouve confrontée aux difficultés de se faire valoir, elle se vit comme un éclat qui anime l'amalgame mouvementé de l'apparence, facteur de décomposition, de rappel explosant comme un jet de syllabes au sein du mutisme encombrant. Seule la parole du fou peut tout dire, s'habiller de sagesse délirante. Elle jaillit brusquement de sa solitude comme une clameur blanche qui dissout l'hésitation et la confusion du monde. La voix prépare la voie du regard. Elle parle pour voir, emmurer le Néant, et transmettre sa densité émotionnelle. La parole continue à faire reculer le sentiment de malaise qui sombre dans les entrailles du corps effacé.

L'expression du désir inapaisé se transforme en volonté infaillible de se faire entendre, de gifler d'eau glacée le visage de l'indifférence. L'être affligé laisse parler la solitude de ses yeux, raisonner sa tristesse et son délire, éclater sa chanson d'amour. « On dirait, Baudelaire de transmettre la réaction du fou face à l'immortelle beauté de Vénus, qu'une lumière toujours croissante fait de plus en plus étinceler les objets ; que les fleurs excitées brûlent de désir de rivaliser avec l'azur du ciel par l'énergie de leurs couleurs, et que la chaleur, rendant visibles les parfums, les fait monter vers l'astre comme des fumées⁵ ».

⁴ Saint John Perse, *Parole extraite de Vents, suivi de Chronique*, Éditions Gallimard, Paris, 1960, p. 29.

⁵ Charles Baudelaire, Le fou et la Vénus, in, *Petits poèmes en prose (Le spleen de Paris)*, Éditions Garnier-Flammarion, Paris, 1967, p. 47.

Le fou enterré récupère sa voix qui se prête incontestablement à l'expression délirante de son corps, la divagation transmise dans l'exaltation exubérante de l'évasion verbale. Moha marque son retour par l'émergence de la passion frénétique de sa parole, la résurrection éclatée de la voix plurielle qui submerge le corps de fou, silhouette s'effaçant volontairement, suivant le mouvement rythmé amnésique du délire envahissant. « Moha n'est en fait pas un personnage. Il est une parole qui, torturée, enterrée, revient, nous parvient de sa tombe⁶ ».

Le verbe tonne, propulsé par un corps paralysé, rebuté qui se laisse emporter par le vent provoqué par la voix acharnée, s'assimile à sa volonté de dire, de clamer, de transmettre la sagesse de sa latence.

Le corps enseveli éclate en miroir reflétant la seule voix du fou qui projette une lucidité transparente pour libérer cette parole vivante inscrite dans la différence et l'errance, « ce rêve, ce lyrisme à vif, cette exactitude féroce à la façon d'électrochocs, de flashes (...) cet abrupt silence qui donne à la phrase plus d'élan⁷ ». Mais quelle parole pourrait encore donner à ton « silence vertical » le sens de la vie?

Parole généreuse qui revient secouant les poussières des ténèbres avec la même persévérance, la même ténacité à faire bouger les choses. Habillée de toute l'épaisseur de l'espoir, elle transforme le malaise qui habite la mémoire fatiguée en regard faisant fi de la pâleur du miroir, fixe le soleil pour rendre aux images détournées l'éclat de leurs couleurs (libère sa mélancolie et se mêle aux larmes heureuses du ciel).

La voix se laisse clairement entendre. Elle se saisit à travers l'écho retentissant sur la face de sa cible destinataire : O peuple! Appel acharné à la foule de se mettre promptement à la découverte perpétuelle de la potentialité des valeurs qui gisent, trésor inaliénable au fond de la conscience fragile. Appel on ne peut plus ardent de s'accrocher implacablement à la

⁶ M'hamed Alaoui Abdellaoui, La Littérature marocaine de langue française : itinéraire d'une dualité, in *Itinéraires et contacts de cultures, Littérature du Maghreb*, Édition l'Harmattan, Paris, 1984, p. 260.

⁷ Jean Sénac, À propos de l'œuvre de Kateb Yacine, l'express, 13 avril 1966, cité par Khatibi, *Le Roman maghrébin*, Société Marocaine des Éditeurs Réunis, Rabat, 1979, p. 102.

durée qui dépasse l'espace des intérêts (ville : origine des tares), de faire valoir la complicité avec la nature, l'arbre axe de l'existence qui incarne la vie de la terre par présence verticale traduisant à la fois l'apparence et la profondeur de sa pérennité temporelle.

L'arbre, à l'instar de la voix « éternelle » de la sagesse, survit aux intempéries, aux tourbillons, à la tempête. Il s'éternise sous l'effet producteur des (larmes heureuses du ciel) qui imbibent éminemment ses racines perdurables de vitalité transformant son anéantissement apparent, sa dégradation trompeuse en signe d'épanouissement et de foisonnement. L'arbre te ressemble infiniment. Plein d'amour, il se livre au rêve (appel de la pluie) quand l'hiver le dépouille, (surgit de la terre et retourne à la terre), annonce sa présence verticale qui s'élève du sol protecteur des racines enterrées, au tronc de son existence, aux branches, au feuillage, aux fleurs et aux fruits. La parole et la terre se laissent concilier à l'ombre des couleurs et des parfums.

« ... en dépit des destructions, et, des brûlures (...) »

je tiens le grenadier

l'arbre tourné

vers la fécondité

des femmes

et

des étoiles

comme

une parole

issue de plusieurs temps⁸ ».

ou encore :

« tenez-vous

droit

lorsque

vous rencontrez

l'olivier

il

pourrait

⁸ Nabile Farès, Carnet d'Ali Said (Extrait), in, *Itinéraires et contacts de cultures, l'Enseignement des littératures francophones*, l'Harmattan, Paris, 1982, p. 213.

vous mordre
la nuque
d'un coup
de dents⁹ ».

La pensée de Moha dont la clarté est submergée par le délire ne peut se déchiffrer que dans l'ambiguïté de son message inaccompli. S'écartant de la logique énonciative, son code, « lancé comme un pur sang, prend le mors aux dents (...) lutte contre les mots (...) résiste au message, il le dénature. Et comme il véhicule avec lui toute une série de connotations difficiles à contrôler (...) tout un inconscient collectif (...) il dit à la fois beaucoup moins, beaucoup plus et tout autre chose qu'il n'a voulu dire¹⁰ ». Or, la notion de message communicatif de l'énoncé ne peut subsister qu'à travers celle du système de signes qui n'a rien d'une image. Il n'évoque nullement la forme du signifié mais parlant à l'imagination, il « produit à coté du monde fictif qui est en étroit rapport avec l'autre, mais qui a son existence propre et ses lois (...) son espace autonome¹¹ ».

À celui que la parole émancipée est destinée, garde de la voix dont on voulait étouffer la chaleur, la lucidité. Elle te parle à travers l'obscurité dissipée comme un rayon de soleil qui bouscule ta solitude. Ne te laisse pas distraire de toi-même par le reflet du miroir déformant les images. Écoute bien la voix qui perse la rumeur de la foule pour atteindre la vigilance de ton absence, la sécurité de ton silence.

Le rêve continue à délirer. Il parle pour fixer « le soleil », appel de détresse frappé d'impatience qui sollicite la volonté de faire briller les images gravées sur les miroirs opaques plantés sur le chemin du détour. Appel consistant à la raison confuse qui fait éclater la réplique d'une mémoire avide de se faire enchanter au fil des souvenirs féconds. La solitude brouille la sagesse. Elle la pousse à assumer la contrainte de l'oubli. Abandonné à lui-même, son cri d'alarme risque de plonger dans l'exigence de la renonciation.

⁹ Ibid., p. 139.

¹⁰ Michel Mansuy, *Articuler une analyse du discours littéraire*, in, *L'Enseignement de la littérature, crise et perspectives*, Éditions Fernand Nathan, Paris, 1977, p. 132.

¹¹ Ibid., p. 139.

Habillé d'imagination intuitive, le songe continue à crier face à la pratique aliénante de la certitude unidimensionnelle. L'illusion laisse exprimer la nature. Ses éléments éveillent la sensation mélancolique et tendre qui s'épanche dans le tissu de la vision fertile en étreignant le réel. Le vent de la démence qui exerce son pouvoir pour dérouter la foule accrochée à l'urgence du moment, retentit son emportement qui trépigne à mille pieds pour agiter la conscience de l'arbre solitaire.

L'arbre encombré de souvenirs, se livre, parole fuyante, pour dégager l'accumulation de rêves, émotion évasive qui adoucit ses aspérités, aplanit ses difficultés à communiquer sa voix et atténue son excitation. L'arbre apaisé, émoussé et soulagé dialogue avec le rêve qui lui dessine les expériences enfouies dans l'espace irréductible de l'indifférence ambiante :

« Je voudrais ce matin ne penser à rien, être délivré de tout (...) cueillir le rêve de ma dernière nuit, les poser en bouquets devant moi, les offrir à (l'inconnu) oublier que j'existe (...) J'aile que la brume m'envahisse, qu'elle engloutisse l'espace de l'existence. Plus de distance alors, ni densité, ni étendue.

... donner aux choses des noms autres,
montagne : attache des étoiles,
mer : voile de neige,
papillon : tatouage de vent¹² ».

Et le rêve de répliquer :

« Que vois-je? Une énorme goutte glisser (à tes pieds), puis se fracasser, se transformer (...) Elle entre dans la terre, s'élance vers le front du ciel, serrant des éclats de soleil. Se baigne dans une source aux eaux déclinantes, branches aux couleurs heurtées. Elles se reflètent dans un miroir lunaire¹³ ».

Continuer à parler, à vivre pour se rajeunir. La parole embusquée au fond des racines de l'arbre explose, urgence oblige, pour se laisser dire dans la fraîcheur du cri majeur de Moha qui se délivre, couvert de spontanéité déconcertante (dans mon arbre un feu lent, enfoui sous la cendre, enveloppe mes os de douceur).

¹² Mohammed As-Sebagh, Deux poèmes, in, *Écrivains marocains, du Protectorat à 1965, Anthologie*, Éditions Sindbad, Paris, 1974, p. 100.

¹³ Ibid., p. 102.

Le corps de Moha se confond avec celui de l'arbre. Ils sont agités du même tremblement, frémissent de la même passion, éprouvent la même volonté d'affirmer une existence négligée, et partant, se trouvent impliqués dans la nécessité de faire face aux tares du moment par une parole ardente qui prête la voix à la divagation, à la folie. Nature délirante qui, à la main gantée de la certitude intéressée, oppose la résistance de l'espoir. « Malheur! Quel est ce hibou minéral dansant sur les larmes suspendues aux cordes? Il transperce ma poitrine, arrache mon cœur, s'envole vers un sapin. Et debout un bucheron athlétique aux traits précis, cogne de sa hache le tronc de l'arbre prolongé par mes jambes. Au dernier coup, je tombe sur les montagnes trouées, m'envolant sur les ailes des nuages. Haletant. Et mon souffle me blesse aux dents. Rêve. Je m'éveille...¹⁴ ».

La parole du fol espoir illuminé jette l'ancre de son errance au sein du flot passionné, engoué des mots. Mais les mots émancipés (puisqu'ils prennent racine dans la nature) cherchent à motiver leur existence à travers l'expression subjective de l'ambiguïté dépersonnalisée. « À travers leur rassurante transparence, ils offrent à l'homme la lumière et la puissance, mais dès qu'on se retourne sur eux et qu'on les interroge sur leur origine, on n'y voit plus qu'un vide sans la moindre aspérité pour échapper à l'hypnose et au vertige¹⁵ ».

Mais que reste-t-il au corps mutilé de Moha, à sa voix écrasée pour se faire inlassablement entendre au milieu de ce vacarme assourdissant qui couvre le murmure de la sagesse? À l'écoute de l'émoi profond qui affleure l'obstination, la métamorphose prédominante de Moha laisse éclater le regard de syllabes égarées d'une tonalité plus soutenue que jamais, inspire la création de l'aliénation qui s'extériorise. La parole qui n'a plus de support corporel, s'échappe dans une sorte de délivrance à la tentation des illusions perdues, coule en trombe pour attendre la position de celui qui dort. La voix de Moha s'éveille, se propulse de sa retenue conflictuelle pour tendre l'oreille aux désarticulations plaintives des corps assombris sous le poids de l'exploitation, tenus sous le joug de l'asservissement.

¹⁴ Ibid., p. 101.

¹⁵ Moncef Chelli, *La Parole arabe, une théorie de la relativité des cultures*, Éditions Sindbad, Paris, 1980, p. 320.

Poussée par le cri qui la décompose, cette voix tente de résister, d'abattre le chemin du témoignage, de la contestation, éjectée par la sagesse qui se couvre de paroles délirantes. Jet d'eau au milieu de l'éruption volcanique. Elle porte la marque de l'espoir qui survit à la honte, à l'humiliation : éléments naturels s'éternisant à l'abri des excès et des intempérances (je repense à ma cabane dans l'arbre et aux oiseaux qui me protégeaient des orages).

Séparée du corps frappé de solitude et d'humidité, la voix traîne au sein de la précipitation, esprit vacant qui cherche à déchiffrer les énigmes de la ville ; cette « forêt truffée de pièges » décrite par Medou-Mvomo. Là, dans cet espace épineux où « tu auras à lutter contre pas mal d'ennemis (...) Il te faut quelqu'un qui te pousse, qui puisse au besoin fracasser pour toi les portes que tu trouveras hermétiquement closes¹⁶ ». Le délire insaisissable de Moha ne cesse de contourner les obstacles qui entravent sa démarche, frayer le chemin au milieu de l'obstination obstructive. La voix qui aime la justice dénonce la ville, foyer de l'injustice.

« Tu as trop de dignité et la ville est l'abri des gens qui n'ont pour seule ambition que de dépraver, d'avilir les autres ». Et le père de Kambara personnage d'Africa Ba'a continuant à le mettre en garde contre les dangers de la ville : « tu rencontreras souvent des gens qui le jour rient avec toi et la nuit te vendent, ou cherchent à te tuer. Tu auras des amis tant que ta poche sera pleine et tant tu sauras leur donner. Mais le jour où ça n'ira plus, bien peu seront là pour te secourir¹⁷ ».

Armée de sa vigilance énonciative, décodée plus que jamais à se faire entendre, l'expression de Moha, formulée dans l'emportement passionné de sa divagation, s'autorise à mettre à nu les tares et les vicissitudes de l'existence. « Mais en ville, ce n'est pas le plus intelligent ni le plus capable qui obtient, c'est le plus rusé, celui qui fait le plus de courbettes, celui qui ne se lasse pas de flatter, d'applaudir, même quand il devrait siffler, et de

¹⁶ R.G. Medou-Mvomo, Africa Ba'a, CLE, Yaoundé, 1969, in, *Francis Fouet et Régine Renaudeau, Littérature africaine, le déracinement*, Les Nouvelles Éditions Africaines, Dakar, 1980, p. 138.

¹⁷ Ibid..

sourire quand il devrait pleurer¹⁸ ». Langage délogeant le malaise pesant, l'articulation symbolique de Moha se proclame, parole folle qui, voulant émerger au réel dévoile l'anticipation obsédante de l'intuition, gîte au tréfonds de l'inconscience solitaire où elle prend son élan, elle puise sa sève. « J'ai déclaré toute ma folie à la nuit qui m'habite¹⁹ ». Les mots qui se conçoivent dans la latence de l'exil intérieur, dictent les syllabes de l'impatience qui avancent lucides, « cognent de tristesse les cailloux déposés par le jour. La nuit se chargera de les colorer (...) accumulent les images et les chants, et marchent sans destin, là, au fond d'une bouteille²⁰ ». Les syllabes folles sortent de leur corps lancinant, s'animent, se déplacent sans trêve ; dansent par-dessus la mêlée et les flammes pour transmettre à leur manière la séduction imagée du rêve de « Moha le fou qui s'est mis à raconter l'histoire du pays autrement qu'elle n'est racontée dans les livres²¹ ».

Alors les mots. Émission verbale métamorphosant la réalité sous l'effet des images que reflètent les signes, éclairées par la production sémiotique. « La dichotomie « image/signé », écrivait Mireille Naturel, (...) [constitue deux formes qui] doivent être perçues dans un rapport de complémentarité et non de compétition et encore moins d'exclusion²² ». La parole qui avance à tâtons dans l'obscurité qui veille sur le silence et l'oubli, se renvoie l'écho de ses refrains, à l'insu de ses cordes, mime la vie. Le projet ambitieux est entamé alors que l'étoile s'éclipse. Il est en perpétuelle quête de tout ce qui renouvelle son attente, jouissance qui se concrétise dans le fait de se faire désirer.

Les mots qui coulent à flots, déferlent et surgissent, disent le corps trempé dans la sève de l'absence et raniment ses veines. Il n'est plus possible de faire taire la voix qui chante la mémoire du corps, vocalise sa présence multiforme voilée par la transparence. Dire pour voir prendrait alors le risque de perpétuer l'attente (je crains que cela ne devienne lassitude,

¹⁸ Ibid..

¹⁹ Tahar Ben Jelloun, *La Réclusion solitaire, les Lettres Nouvelles*, Éditions Denoël, Paris, 1976, p. 18.

²⁰ Ibid., p. 89.

²¹ Ibid., p. 84.

²² Mireille Naturel, *Pour la littérature, de l'extrait à l'œuvre*, CLE, International, Paris, 1995, p. 165.

surdité et myopie). Cela s'aggrave ensuite par la peur de cette énonciation délirante n e dans l'incertitude, d'être frappée d'incommunicabilité douloureuse, de perdre sa raison d'être et de suffoquer sous le poids de l'usurpation ambiante (... j'ai peur de mourir à nouveau, étouffé cette fois-ci par l'indifférence et le bruit qui écrasent ma parole). Les choses qui veulent se dire émanent du cœur. La foule se détourne. S' ternisant entre toutes, la voix « plurielle » schaharazadienne à la belle apparence consacre l'échange qui « passe par la médiation d'une histoire qui n'est pas censée dire la réalité mais agit sur l'esprit de l'homme (Shahariar) par la voie détournée de l'imaginaire²³ ».

Selon l'idée de Ben cheikh, « le texte d'avant-dire, d'avant les récits merveilleux, doit être considéré comme «une forme matricielle». Shahrazade n'est plus alors un être inessentiel mais prend figure «d'instrument de la nécessité»²⁴ ». Le récit captivant stimule les désirs enterrés, jette la pierre à la tentation du sommeil. La nuit espace créateur change le désir de tuer en désir d'entendre. « Par la grèce de Shahrazade, ma trese de la nuit, pour éloigner les pulsions de mort, voici donc Shahariar tenu la nuit en éveil par la parole d'une femme qui lui apprend, sans qu'il s'en doute, à maîtriser sa passion²⁵ ». Parce que plus spontanée, l'oralité marque la parole. Elle la tisse de ses fils, se faufile entre les doigts de la décomposition, s'inscrit dans la négation du corps pour dissiper l'ombre compacte de la nuit. Face à l'abandon du monde, à sa mutilation caractérisée, la marque narrative se présente corps-absent, voix opposant la rêverie à la désillusion d c e. « Comment écrire alors que ton imagination s'abreuve, du matin jusqu'aux rêves, à des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes? Comment écrire quand ce que tu es végète en dehors des élans qui déterminent ta vie²⁶ ».

²³ Monique Gadant, Schaharazade, les histoires et l'Histoire ou les pouvoirs des mille et une nuits, in, *Femme du Maghreb au présent*, ouvrage collectif,  ditions du CNRS, Paris, 1990, p. 306.

²⁴ Ibid., p. 302.

²⁵ Ibid., p. 305.

²⁶ Patrick Chamoiseau, écrire en pays dominé, Gallimard, Paris, 1997, cité dans un article de Jean-Louis Joubert, Autobiographie d'un Marqueur de paroles, in, *Diagonales*, N  43, Août 1997, p. 36.

Une voix apaisante qui tente de prendre à la gorge l'indifférence de peur de se rétracter au contact épuisant de l'efficacité. « Il est bon, écrivait Joubert dans le même article, de réveiller parfois les assoupissements de la mémoire (...) du « marqueur de paroles » qui se situe à la jonction de l'oralité et de l'écriture mais aussi qui se propose de prendre en compte toutes les paroles qui passent à travers lui²⁷ ». Et pourtant, tu n'as que la parole. Celle qui enchaine la mémoire à l'ombre du soleil, attache le regard à l'écho du cri, voix fulgurante de l'oubli.

L'articulation vocale accorde les pas sur la danse du cri qui semble se perdre dans l'aphonie de la détresse. Elle traîne pour esquisser sa démarche. Ses tresses sobres se laissent emporter par le vent. Inspirée par l'appel qui se dessine à l'intérieur d'elle-même, la parole mouillée de caresse, une bougie à la main, avance comme une lueur sur le visage du jour. Flutée, couverte de souplesse, chaude et bien conduite, à l'étendue riche, à l'étoffe sensible, la résonance profonde du son ressent cruellement les maux de la terre, inépuisable matrice de la contribution. Elle progresse insoupçonnée, main qui tient un enfant par la main, creuse les sillons de l'imagination. Impliquée mais suspecte, elle continue à résister, se couvre de l'immobilité du corps (je vais, je viens, sans que mon corps ne bouge).

Le chant de la voix blessée, enceinte d'espoir, s'installe comme la baraka pour vaincre la douleur. Il anticipe et se dispose, cri de soulagement, « femme de Dieu », mère de l'espérance, allaitant son enfant qui renaitra des cendres. L'expression affective de Moha qui dissout le corps et tombe en poussière, se redresse en (être rebelle contre la lumière), se dessine figures de mots ayant des larmes dans la voix de la raison, du cœur, et se mêle à la terre : (mes phrases butent et s'effritent en grains de sable). Se mettant à l'abri, l'identité se creuse une demeure derrière le voile des mots. Elle devient une ombre qui suit le soleil par mesure de sécurité la tente. Le regard prend le risque de nourrir le silence de la parole glissée dans la trahison de ses secrets.

« Les corps
miroirs dansant de nos rêves
ne se parleraient pas

²⁷ Jean-Louis Joubert, *Ibid.*, p. 37.

s'il n'y avait le flagrant délit du regard
un regard qui touche la peau
et donne un peu de tendresse
(...)
petit soleil à l'écart
dans la banlieue de l'absence
l'astre
la légende
alternent et le rire
nos solitudes amassées...²⁸ ».

Pour s'arracher au désastre, l'irrésistible composition de Moha chante le déracinement et l'ambiguïté. Elle penche la tête qui suit les pas de l'errance, circule sur les visages pour distribuer le pain quotidien, se mettre à nu et rebrousser chemin à la main de l'artifice qui tente de la mêler à l'exploitation.

Fatiguée de se perdre dans le bruit, la rumeur de la foule, la parole impatiente du fou se révèle comme un appel de fond sonore au-delà des apparences qui l'invite à puiser dans la sève vivifiante des racines de l'arbre, à avoir recours à la complicité de l'entourage naturel : (amis, soleil, pleine lune, nuit, ombre, souvenirs ...). Cette parole se garde bien, pourrait-elle faire autrement? De se réduire au reflet d'un message préconçu dans l'inconscient fugitif. Elle s'avère être marquée par le délire qui dessine ses dimensions ouvertes à la polysémie. Les signifiants de cette parole insaisissable se chargent du doute qui constitue l'origine de leur association créatrice de sens.

« En tant que signifiant polysémique, écrivait à ce propos Zima, le texte est une énigme dont l'interprétation sociologique ne saurait opérer la dissolution (...) Or, sa particularité réside dans sa capacité de transformer les signifiés (les concepts) en des signifiants polysémiques qui dans le cas idéal (dans le texte « scriptible », dirait Barthes) peut absorber tous les sens²⁹ ».

²⁸ Tahar Ben Jelloun, *Le Toucher du regard*, in *Poésie complète*, 1966-1995, Éditions du Seuil, Paris, 1995, p. 501.

²⁹ Pierre V. Zima, *Pour une sociologie du texte littéraire*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1978, pp. 131-132.

Prenant l'allure de l'angoisse extériorisée, l'exaltation énonciative du délire s'inspire hautement de la survie du corps, éternel absent-présent, incarnée par la présence de sa voix qui tente de percer la clameur qui s'enfume du brouillard de l'indifférence. La voix surexcitée provoque sa pleine béatitude. Elle est condamnée à s'assumer dans la séparation et la différence. Comme exaucée du rêve qui comble le vide et fait taire le silence, divulgation de la solitude oppressée, la parole étouffe l'oubli. Elle l'enduit de sa diversité protectrice, quitte à faire submerger la confusion, entretenir l'ambiguïté. Sa richesse qui se couvre de flâneries sans fin, est sujette à l'interprétation féconde de son contenu sémiotique (parole-signe en dissociation signifiante qui s'écarte de ses signifiés en mouvement par la digression du corps).

Mais que pourrait annoncer une parole survécue aux ténèbres de l'impatience, sinon se répéter par les temps qui courent à l'infini de sa redondance? Les mots qui se libèrent des contraintes du contour, laissent parler le cœur. Ils embarquent l'élan sur les ailes de la nuit et s'enivrent du parfum du terroir. Ils se transforment en main qui éclipse le corps esquivé de gré, gratte la terre pour se chercher. La parole irréversible esquisse d'un sourire qui puise sa durée dans la profondeur du temps, ne s'en lasse de se répéter à l'écho du monde, voix du cœur accentuée par la volonté de déloger la quiétude trompeuse et l'indifférence. Cas fortuit ou acte délibéré poussé par l'urgence? Vérité, entre autres dirais-je. Celle qui détient le rôle audacieux de faire reculer l'ambition de la foudre étranglée par le sable, déshabillée par le vent. Harangue solennelle qui s'exclut dans la certitude vêtue de délire, oraison vénérant la qualité du rêve? Sagesse latente ancrée dans la mémoire du jour qui s'éclate, voix délirante dissipant les mots au seuil de la déclaration.

Ayant du mal à mettre de l'ordre dans les idées, les paroles de Moha qui empruntent le regard du conteur, s'exposent à l'apparence crue des syllabes, à l'état brut de l'énonciation pour ne pas se laisser dénaturer, subir l'hésitation de vains calculs de la main gantée. À son corps défendant, la voix qui coule spontanée apporte l'encens du cœur (ce qui est vrai, ce

n'est pas ce qu'on vous dit, mais ce que vos cœurs vous disent en une fraction de seconde). Elle s'érige en sonorité gardant le toucher du corps enfoui dans les ténèbres de l'oubli palpant la terre qui l'habille d'impatience et d'excitation. Elle fait le bilan d'une grande sagesse qui ne se capte que par les entrailles (de son cœur m'arrive un flot de phrases et de mots) même si elle se livre dans la divagation qui prend le risque de se laisser emporter par le plaisir ardent de se distraire du cœur-signifié par le corps-signifiant du conte (bruler l'encens pour l'exotisme et le folklore de pacotille).

La densité vocale continue de chanter, de souffrir, d'écouter pour voir et transmettre la vérité s'articulant sur le souffle qui se prononce entre les dents. Parler pour dire, murmurer pour se distinguer et se faire entendre, tel est le témoignage irrécusable d'une parole, miroir de l'âme qui offre au temps la brillante image de la mémoire. Face à la rumeur effacée et confuse de la foule qui s'élève, brouillard entravant l'action du regard, provoquant son élan, l'endophasie éloquente se fait des cheveux blancs. Elle tend l'oreille généreuse, habillée de délire, captive des passions de l'appel pressant des voix engouffrées.

Le corps de l'homme solitaire continue de bouger. Contraignant la retraite par le mouvement, il suit le cheminement de la voix-lumière qui le libère de l'obscurité du tunnel, s'infiltré en lui, parole transmise par l'être égaré s'écartant de la raison organisée. L'esprit tourmenté se dissimule, espace de liberté faisant fi de la dimension restrictive de sa retenue. Il s'élançait à perdre le souffle, dans une quête douloureuse de la sagesse qui se dit à voix basse, se familiarise avec les éclats délirants de sa sonorité (la vérité est un bon compagnon dans cette obscurité tenace. Elle tourne en rond et je la suis (...) comme une toupie qui tourne à l'infini). Le corps étouffé sous les décombres, les pierres dont l'évanouissement est secoué par le vent du message rapporté, se nourrit du dialogue des cœurs injectant la sève vivifiante qui émane des racines dans l'apparence anéantie du tronc de l'arbre afin de ressusciter son épanouissement et sa floraison ce qui est vrai, ce n'est pas ce qu'on vous dit, mais ce que vos cœurs vous disent en une fraction de seconde).

Productrice de la diversité ouverte des dires qu'elle rapporte, la voix de Moha ou plutôt l'expansion de sa folie, dérouté les normes et « se greffe sur le silence des êtres en marge (...) cette voix plurielle, disait encore Saigh Bousta, recouvre une densité encore plus dynamique par son pouvoir de délocalisation ou sa pulvérisation des limites du temps (...) elle appartient aussi à cette configuration renvoyée par le consensus du silence³⁰ ». La spontanéité du verbe dénonciateur d'injustice renforce l'inspiration intangible qui fait parler la mémoire de l'âme au sein même de la dualité protagoniste.

La vengeance prise sur la dérouté et la mélancolie trouve un nouvel élan. Elle dépoussière le visage de la terre, médite le rythme des phrases et provoque l'éclatement des syllabes qui se voient chavirer sous l'effet du miroir du temps reflétant à peine ses images. Silhouette enterrée au bout de l'insuffisance, corps qui exprime le miracle de la nuit disséminant le rêve sur le tissu de l'oubli.

« Le soleil et le vent!

Et le corps exilé qui se fixe à la terre!

(...)

Sa tête

Au fond du lac

Et du soleil

Détale

Et la tête tranchée

N'a pas subi d'éclipse

(...)

N'enterrez pas l'ancêtre

Sauvagement abattu

Il ne renonce pas à la lumière

Ce possesseur de renversements amers de l'iris

La trace de son massacre

Il dort sur un tableau de roc

Et il déroule

De nouveaux paysages

(...)

³⁰ Rachida Saigh Bousta, Op. cit., pp. 43-44.

Et il retourne à l'aube
Il suspend dans la neige
Le flottement du fleuve
Et muet il écoute
Ainsi qu'un ouragan³¹ ».

Mais à quelle destinée irrévocable se vouer, quand la voix enrouée de l'humidité se renvoie l'écho du silence? Les voix interdites dont celle au corps effacé rapporte l'écho, peuplent l'espace retiré et écarté de la solitude. Négligées et diminuées entre toutes, elles s'estompent comme s'abritent les souvenirs derrière le voile crépusculaire de la mémoire. Elles conjuguent la générosité et la patience qui laissent à peine soupçonner une présence s'installant au cœur de la conscience fragile qui harcèle scrupuleusement les têtes encombrées de soucis immédiats. Voix de l'exclusion et de la séparation délibérée, la parole du fou tente de repêcher celle qui s'apprête à plonger dans l'abîme du silence l'arrachant de l'abandon. De cette obscurité ténébreuse, le regard projette la lumière dansante du cœur. Attaché à la terre par le lien ombilical, il garde survécue au désastre une main qui tâte son chemin à travers les obstacles de l'arrogance ambiante. La voix verticale, axe du corps allongé qui sort des normes homologuées, lui échappe malgré tout.

Armés de lucidité lassante, les yeux sont condamnés à ne plus se fermer, quitte à tendre une oreille côtoyant les injustices. Ils ne cessent de grandir, et de force de dévisager l'inconnu, ils prennent le risque de ne plus rien voir. Le sable qui les remplit, se transforme en syllabes orphelines qui se trouvent poussées par la déception et l'insouciance à puiser dans la profondeur de l'âme (les larmes irriguent les racines), à y prendre un nouvel élan péniblement trouvé dissimulé, pour annoncer une présence somme toute incompatible des mots rebutés, écrasés, retournés qui laisse désirer sa réceptivité.

Le choix est définitivement fait : survivre éternellement aux ténèbres, à la boue pour continuer à parler. Le corps englué de sombre nuit, d'obscurité profonde, tronc d'arbre apparemment abattu, épargne l'anéantissement

³¹ Kateb Yacine, *Le Polygone étoilé*, Éditions du Seuil, Paris, 1966, pp. 172-174.

total par le mouvement de la voix qui déclenche la tempête et le vent. Pénible tâche que celle qui consiste à parler à des morts-vivants qui mettent des billes à la place des yeux pris dans l'engrenage de l'efficacité, entendent et récusent d'écouter la voix de la raison qui se noie dans le délire du revenant Moha. La foule n'est jamais attentive à ce qui fait une existence verticale. La voix sans corps, sinon celui de sa longévité, se retrouve irréversiblement face à son éternelle errance, son perpétuel égarement. Elle se perd au creux des vagues de l'indifférence grise, décline le rêve qui la nourrit, se matérialise perdant ses ailes et, faudrait-il payer le prix de la décadence (... je vais être amené à inventer un personnage plausible), imiter les gestes calculés qui, au centre des préoccupations, organisent la démarche du corps en décomposition. changer de peau, ressembler à la silhouette opaque sans couleur qui progresse à l'horizontale, ayant une tête pensante occasionnellement, faisant la part des choses qui s'accumulent, des yeux pourvus, nécessité oblige, de capacité de se fermer ; un corps coupé de ses racines avec des jambes solides pour ne pas se laisser trainer par le rêve déconcertant, une bonne santé qui tient bon face à l'orage, une voix solennelle qui tranche pour s'emparer et usurper une mémoire conditionnée qui sélectionne les souvenirs. Tel est le portrait de l'homme parmi les hommes, celui du personnage inventé par la sagesse du fou en mal de se faire « écouter ». Bribe de phrases fatiguées de fixer le soleil, de tendre l'oreille qui parle pour voir, ou encore de jeter le regard qui écoute pour parler ... (Je ne mange plus, je ne respire plus, mais je parle et entends), pour ne pas sombrer dans la ressemblance déguisée, assumer la différence voisine de la transparence de l'âme qui projette l'illusion transformatrice sur le tissu du délire.

« secousse puissance du dire
du faire, du nommer, du lier, du refaire
alors je les prendrai
j'en sais le poids
et je les porterai!³² ».

³² Aimé Césaire, *La Tragédie du roi Christophe*, Présence Africaine, Paris, 1970, in, *Littérature Africaine*, Op. cit., p. 291.

Du corps couché s'élève la voix en éruption axiale, tige d'espérance, imitant le tronc d'arbre abattu plus que jamais obstiné, obsédé de crise passionnelle de revivre qui dresse la tête, traversant les signes au-delà de la ressemblance afin qu'« au ravin des syllabes des débris de rêves avalent les feuilles grasses de l'hiver (...) La couleur a imbibé la mémoire et descend l'échelle des mots jusqu'à dessiner la figure de l'évidence³³ ». Le cri saccadé aura l'écho de l'espoir, présence que sauvegarde par-dessus toute la continuité de sa sonorité plurielle, sa mélodie polyphonique. La vigilance excessive fait couler la parole versée sur la page de l'oubli. Le conte rapporté n'implique qu'une participation subjective du corps.

Seul, sans visage, il échappe à la volonté d'anéantir, hissant la réaction vocale en mesure de transmettre l'écriture de la main tremblante face à la rupture. Le vent qui souffle, brise le miroir dont les bouts débris du réel continuent de refléter des images dépassant la lucidité de l'âme qui se livre à la clarté du ciel, aux nuages dissipés. La terre parle avec les mots des muets. Il lui reste le seul espoir de ne plus parler tout seule, partager l'intensité de la voix de la foule détournée de la lumière qui se projette sur le visage de l'ambiguïté. Il est des yeux « qui s'épargnent dans le ciel ouvert, une attente pleine de terre humide³⁴ » imbibée de sève qui coule dans ses veines aromatisées de parfum de l'aube.

Pris entre les tenailles de l'émoi exalté à petit feu et (le jeu qui consiste à fixer le soleil), le regard qui parle et entend pour attendre la réplique, se soulage en affirmant la volonté de se dire (les yeux restent ouverts et ruissellent comme deux sources d'eau. Les larmes servent au moins à irriguer les racines qui se répandent sous terre), donnant à l'existence verticale le sens des pulsations de l'âme. L'obscurité du manque déborde les dimensions du corps à la recherche de la mémoire. Piétiné par les mots, il se voit emporter vers un monde de séparation séparé par le souvenir. Le balbutiement des paroles serre la gorge et tremble l'incohérence. « Je ne peux, anciens petits poèmes de Moha de se dire, renversés par le temps, ressuscités à sa durée, couvrir ce corps de mots, je

³³ Tahar Ben Jelloun, *Poésie complète*, Op. cit., p. 567.

³⁴ *Ibid.*, p. 510.

ne peux remplir l'absence de syllabes folles et rares (...) je vais, la voix haletante enterrée depuis de poursuivre, déposer un chant dans les plis de la solitude³⁵ ».

Miroir fouetté par l'intensité des vagues et la colère, la main têtue gratte dans la peau du souvenir, provoque la lumière de rive dansante, le parfum qui étouffe l'insuffisance, l'éloignement et l'étreinte de l'indifférence. Voix ruisselante qui ne se lasse de pouvoir résister. Elle traîne l'ombre du corps, arbre dépouillant son écorce. Lui fallait-il hurler pour se faire entendre, dénaturer l'élan du timbre vocal, se confondre au bruit assisté, s'abriter derrière la désillusion délibérée, avaler le songe et s'habiller de métal pour s'intégrer à la prétention intéressée? L'attention commune est usée. Elle ne se porte que sur les masques qui scintillent de lumière artificielle, ne se fie qu'au manque de lucidité accablée et compromise. La main asservie qui prolonge la voix sortant de la terre, imite la ressemblance, crève le rêve déplacé et secoue la quiétude trompeuse de la foule. Elle s'annonce, apparence déguisée au sein de la solitude habitée, coup de vent glacial fouettant le visage de la banalité froissée, de la médiocrité qui se distingue et s'arrange. Parole torrentielle qui verse ses larmes au seuil de l'urgence et de l'espoir, simule la folie et la séparation, avance sur fond de complicité sans corps reflétant la lumière de l'émotion interrompue. Elle se précipite « sur un cheval taillé dans le ciel

(...)

chante et rit

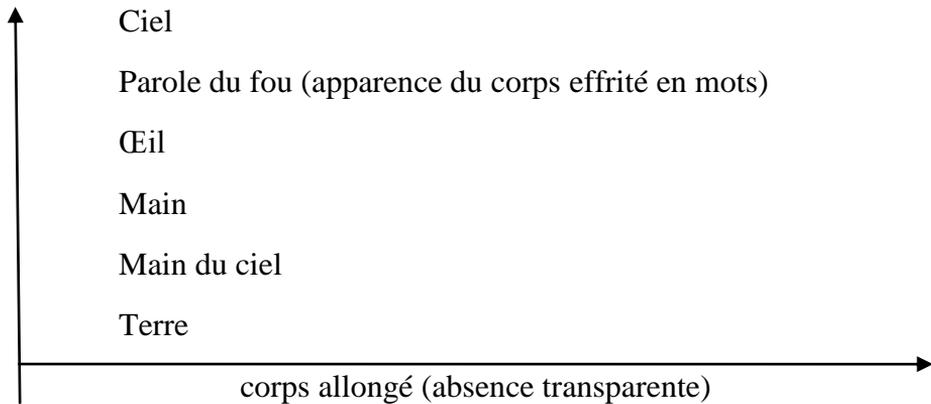
danse sur des miroirs

captifs du soleil...³⁶ ».

Langage délirant confisqué, falsifié, trahi par la rive du temps qui court, épris de mots effrités sue la cendre du corps allongé, suit l'élan du ciel qui les ramasse, s'élève de la terre, regard qui fixe de ses yeux ouverts la fumée plausible, gratte le sol pour parler et coule en flot, syllabes brillantes qui renvoient la lumière à travers la transparence, la limpidité de l'œil cristallin. S'insurge vertical pour se hisser au niveau des nuages, le verbe halluciné s'exalte, bras tendu vers un coin de ciel pour puiser la sagesse du jour dans l'étendue de sa clarté.

³⁵ Tahar Ben Jelloun, *Moha le fou, Moha le sage*, Op. cit., p. 185.

³⁶ Ibid., pp. 110-111.



Face à l'évidence, la lucidité se déchaîne. Les bribes de paroles ramassées s'entassent et explosent, acte flagrant qui déborde la logique et l'organisation. Quelle autre expression que celle qui se couvre d'ambiguïté et de passion pourrait-elle bien rendre la confusion du monde sans se détruire? La parole du fou a la capacité de s'infiltrer, ombre trompée, dans les lieux frappés de silence et de souvenir. Sa vigilance qui se confond avec l'amalgame du temps (c'est sans doute parce que ce matin ou cette nuit – comment le savoir?) est sa source incommensurable de soucis.

La tempête qui donne l'impression de se calmer, s'anime, somme toute, par le mouvement du vent sur le sable fin. Les mots, fantômes de la légende rapportée coulent des yeux. Parce qu'ils s'écartent de la logique ambiante, ils échappent à la tentation du désir de se faire avorter. Ils se laissent emporter par l'élan de la lumière expressive enfouie sous la peau effritée de Moha.

Œil au-dessus de la nuit, image clairvoyante qui s'abrite derrière le souffle de l'accalmie (tout le monde est englué de ténèbres et de boue). Que de là où elle se trouve, la divagation du fou-sage puisse planer plaisante au-dessus de la mêlée trempée dans l'urgence intéressée, la réaction calculée de la foule distraite prise dans l'engrenage des affaires, des occasions à ne pas manquer, et fait semblant de voir ailleurs³⁷ ».

³⁷ Ibid., p. 91.

Que de là où elle se trouve, la parole délirante vertueuse qui revient, chante la vertu (à l'écart, au-dessus et à coté du désastre) puisse continuer à dénoncer la pratique des possédants sans scrupule, de ceux qui « découvrent avec ivresse les délices de l'argent facile³⁸ ». Continuant de résonner indépendamment de la contrainte qui lui marche dessus la peau, l'étroitesse qu'enveloppe la terre, cœur battant au rythme du temps en dépit de l'immobilité du corps, la parole du fou ramasse l'observation lasse qui s'entasse, grains de sable fin, sagesse large à la dimension de l'horizon. Que de là où elle se trouve, elle puisse transformer le regard qui coule en réaction sonore qui se perpétue à travers l'éternité de son écho qui semble venir d'une autre durée, garde sa fraîcheur malgré les rides traçant le front des souvenirs et partant, échappe à l'oubli.

La parole délirante du revenant à travers la sagesse de sa voix est pour ainsi dire condamnée à l'éternelle transmission de ses pulsations qui assure sa durée, son espace ouvert et sa survie. La redondance des histoires racontées prolonge le souffle vocal. Le message rapporté du discours s'accroît par la qualité corrélatrice de l'interprétation ouverte des redites porteuses de sens. (Car il n'est pas aisé de parler de dessous la terre et de maintenir cette présence portée par la voix). Le retour de la sonorité séparée du corps est dicté par les tares, pratique contraignante de la foule dont l'intérêt immédiat précipite les pas vers l'atteinte déséquilibrante de l'être et continue à diminuer ses valeurs et ses mérites. Que de là où elle se trouve, la parole réalisatrice d'illusion apaisante transmise par la voix de Moha, puisse continuer à vibrer. Cesser de parler, c'est sombrer dans le silence de l'obscurité. C'est accompagner l'anéantissement du corps. « C'est normal (...) il faut que je puisse continuer à (exister). Si je m'arrête, une pelle me ramassera. Alors je parle. Tout seul. Je crie. Je rie, (qualité épuisante du fou qui se voit poussé à crier la sagesse de son message à travers le délire espérant de ses mots). Je sais que (la foule englouti par le vacarme intéressé) m'entend ».

Conclusion

Simple illusion ou transgression de la réalité? Miroir réfléchissant des images qui voilent les couleurs de l'âme. Se détache, happée par le silence du regard, la parole délirante de Moha se livre confuse, lumière

³⁸ Tahar Ben Jelloun, *L'Homme rompu*, Éditions du Seuil, Paris, 1994, Plat inférieur.

accumulée tombant de la mémoire debout, déterre le cœur qui s'ouvre avide de nostalgie et de parfum. Œil qui tend l'oreille pour voir, transmettre et témoigner. Main qui gratte la terre, caresse le rêve pour se dire et se redire, tient bon face à la tempête, à la rumeur. Il est une vérité flagrante qui se murmure pour se faire entendre, s'infiltrer, se laisser glisser sous la couleur pale de la peau, la voix enrouée par la clameur ambiante. Histoires tissées d'espoir, racontées à l'insu de la vigilance, mots ramassés du ciel qui comblent l'absence et l'indifférence. Racines se nourrissant de sa sève vivifiante, la parole se précipite à travers la pierre, souffle pour secouer l'arbre (demeure incontournable de Moha) et dégager la poussière de la cendre qui couvre la surface de la peau enterrée. Syllabes saccadées qui sèment à tout vent, prennent le large pour déclarer la réclusion solitaire de la parole emportée qui ne fixe plus le soleil, évidence oblige, lui tournant le dos pour voir clair. Le délire s'érige en appel tissé de conscience fragile, rythmé de sa durée transparente, ponctué de ses désirs, couvert d'espoir de se capter, fumée parfumée au-dessus de l'indifférence bruyante de la foule. Prière mêlée de vigilance de prêter l'oreille à l'interprétation de la sagesse se renouvelant au rythme de la décadence qui véhicule les mots du fou, de se soustraire, laps de temps, à l'emportement déguisé, de se ressaisir au seuil de l'abîme avant de chuter, de dialoguer avec la survie de la parole qui néglige l'apparence trompeuse, se distingue par la confusion tissu de sa richesse profonde et se laisse englober par la voix qui se dit clairement entre les lignes. Que de là où elle appelle à se faire entendre, la parole de Moha ancienne renouvelée, subtile ironie de désarroi et d'angoisse qui ne peut malgré tout tarir, puisse continuer à chanter la vérité lyrique, suivre le mouvement du vent sur les sables. Quelle puisse de sous la tombe, par-dessus tout, réplique d'un homme du peuple, à la limite parfois de la « folie », clamer, tirer au clair l'innocence, la lucidité des enfants, prendre à partie la soumission des femmes, « colportant les paroles écrasées, les désirs enfouis, les chants tus, les cris emmurés des démunis³⁹ », puiser dans la mémoire collective pour « s'imposer comme des cris et des appels en faveur des hommes dépossédés de leurs racines, de leur être, de leur identité⁴⁰ ».

³⁹ Tahar Ben Jelloun, *Moha le fou, Moha le sage*, Op. cit., plat inférieur.

⁴⁰ (40) Jean Déjeux, *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*, Éditions Khartala, Paris, 1984, p. 225.

Notes bibliographiques

- ALAOUI ABDELLAOUI M'hamed, « La Littérature marocaine de langue française : itinéraire d'une dualité », in, *Itinéraires et contacts de cultures, Littérature du Maghreb*, Édition l'Harmattan, Paris, 1984.
- AS-SEBAGH Mohammed, « Deux poèmes », in, *Écrivains marocains, du Protectorat à 1965, Anthologie*, Éditions Sindbad, Paris, 1974.
- BAUDELAIRE Charles, « Le fou et la Vénus », in, *Petits poèmes en prose (Le spleen de Paris)*, Éditions Garnier-Flammarion, Paris, 1967
- BEN JELLOUN Tahar, *L'Homme rompu*, Éditions du Seuil, Paris, 1994
- BEN JELLOUN Tahar, *Moha le fou, Moha le sage*, Éditions du Seuil, Paris, 1978
- BEN JELLOUN Tahar, *La Réclusion solitaire, les Lettres Nouvelles*, Éditions Denoël, Paris, 1976
- BEN JELLOUN Tahar, « Le Toucher du regard », in, *Poésie complète, 1966-1995*, Éditions du Seuil, Paris, 1995
- CÉSAIRE Aimé, *La Tragédie du roi Christophe*, Présence Africaine, Paris, 1970
- CHAMOISEAU Patrick, « Écrire en pays dominé », Gallimard, Paris, 1997, cité dans un article de Jean-Louis Joubert, « Autobiographie d'un Marqueur de paroles », in, *Diagonales*, N° 43, Août 1997
- CHELLI Moncef, *La Parole arabe, une théorie de la relativité des cultures*, Éditions Sindbad, Paris, 1980.
- DÉJEUX Jean, *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*, Éditions Khartala, Paris, 1984
- FARÈS Nabile, « Carnet d'Ali Said (Extrait) », in, *Itinéraires et contacts de cultures, L'Enseignement des littératures francophones*, l'Harmattan, Paris, 1982
- GADANT Monique, Schaharazade, « les histoires et l'Histoire ou les pouvoirs des mille et une nuits », in, *Femme du Maghreb au présent*, ouvrage collectif, Éditions du CNRS, Paris, 1990
- MANSUY Michel, « Articuler une analyse du discours littéraire », in, *L'Enseignement de la littérature, crise et perspectives*, Éditions Fernand Nathan, Paris, 1977
- MEDOU-MVOMO R. G., « Africa Ba'a, CLE, Yaoundé, 1969 », in, *Francis Fouet et Régine Renaudeau, Littérature africaine, le déracinement*, Les Nouvelles Éditions Africaines, Dakar, 1980

- NATUREL Mireille, *Pour la littérature, de l'extrait à l'œuvre*, CLE, International, Paris, 1995
- SAIGH BOUSTA Rachida, *Lecture des récits de Tahar Ben Jelloun, Écriture, mémoire et imaginaire*, Éd. Afrique-Orient, Casablanca, 1992.
- SAINT PERSE John, *Parole extraite de Vents, suivi de Chronique*, Éditions Gallimard, Paris, 1960
- SÉNAC Jean, « À propos de l'œuvre de Kateb Yacine, *l'express*, 13 avril 1966 », cité par Khatibi, *Le Roman maghrébin*, Société Marocaine des Éditeurs Réunis, Rabat, 1979.
- YACINE Kateb, *Le Polygone étoilé*, Éditions du Seuil, Paris, 1966
- ZIMA Pierre, *Pour une sociologie du texte littéraire*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1978

